Document generated on 06/06/2025 2:31 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Made in the UK

Martin Winckler

Number 64, Spring 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82370ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Winckler, M. (2016). Review of [Made in the UK]. *L'Inconvénient*, (64), 49–53.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MADE IN THE UK

Martin Winckler

À la fin des années 90, je me rappelle avoir lu dans un magazine de télévision américain que, aux yeux de Hollywood, la meilleure télévision était conçue… en Grande-Bretagne. Si je me souviens bien, celui qui parlait était un des producteurs montants de l'heure – Steven Bochco (*La loi de Los Angeles, NYPD Blue*) ou David E. Kelley (*Ally McBeal, The Practice*), ou peut-être même John Wells (*ER, The West Wing*). À ce moment-là, en France, Internet était balbutiant et on n'avait accès, par une poignée de chaînes du câble, qu'à un nombre limité de séries – le plus souvent américaines. Les chaînes françaises n'étaient pas très ouvertes aux productions télévisées d'ailleurs et celles qu'elles achetaient étaient mal diffusées. (Il y a moins de dix ans encore, en France, *The West Wing* et *Les Soprano* étaient diffusées après minuit ; quant aux séries québécoises *Fortier* et *Minuit, le soir,* elles étaient proposées… en version doublée !)

Dans ces conditions, il m'était extrêmement difficile de comprendre pourquoi les scénaristes américains considéraient la télévision britannique comme la meilleure au monde : je n'y avais pas accès.

Vingt ans plus tard, grâce à la multiplication des chaînes câblées, au DVD et aux fournisseurs de contenu en ligne comme Netflix, Amazon et d'autres, force est de constater que les fictions télévisées du Royaume-Uni sont effectivement de très grande qualité et fascinent à juste titre les spectateurs, les critiques et les scénaristes d'Amérique du Nord.

Certains lecteurs de cette rubrique ont probablement vu – ou regardent actuellement – *Downton Abbey* et *Broadchurch.* D'autres ont dévoré les trois premières saisons de l'époustouflante *Sherlock,* dont le *Christmas Special* a été diffusé le 1er janvier 2016. D'autres encore sont des spectateurs de *Doctor Who,* créée en 1963 et redevenue, depuis sa renaissance en 2005, une des séries les plus populaires au monde… Au moment où j'écris ces lignes, une expérience narrative audacieuse intitulée *Dickensian* est en cours de diffusion à la BBC : il s'agit d'une fresque-feuilleton en vingt épisodes de trente minutes, se déroulant dans le Londres de l'ère victorienne, et dont les personnages, tous issus d'une dizaine de romans de Charles Dickens, se croisent pour la première fois dans une histoire commune. On pourrait multiplier les exemples. S'il fallait trouver une explication simple à la diversité et au culot de la télévision britannique, je hasarderais celle-ci : ses artisans, ayant Shakespeare pour modèle, n'ont pas grand-chose à prouver et sont prêts à tout essayer. Et ils le font.

Les productions britanniques se distinguent nettement des productions américaines sur trois points au moins : elles ne reculent devant aucun sujet ; l'humour y est constant – même s'il est souvent très noir ; la critique sociale et l'intérêt pour l'Histoire sont omniprésents.

Alors que la télévision des États-Unis se plaît souvent à exploiter des formules, à les reproduire et à les multiplier (savez-vous combien de séries inspirées par les superhéros sont en diffusion au moment où j'écris ? Une douzaine !), la télévision du Royaume-Uni tente sans cesse de faire du neuf avec du vieux, y compris à travers les genres les plus éculés qui soient : la reconstitution historique et l'histoire criminelle. Sans hésiter à mêler les deux. Voici trois exemples à l'appui.

The Hour

Abi Morgan est auteure de pièces de théâtre (elle en a une douzaine à son actif) et scénariste au cinéma. On lui doit en particulier *La Dame de fer* (2011), qu'interprétait Meryl Streep, le très audacieux *Shame* (2011) de Steve McQueen avec Michael Fassbender et Carey Mulligan et, tout récemment, *Les suffragettes* (2015). Elle a également signé le scénario de *Sex Traffic* (2004), un téléfilm anglo-canadien en deux parties qui remporta quatre récompenses lors de la remise des prix Gemini. Tout récemment, Netflix a diffusé la première saison de son excellente série noire, *River*.

Sa production précédente, *The Hour* (BBC, 2011-2012), décrit les

The Hour

ambitions et les difficultés des maîtres d'œuvre d'un magazine d'actualités fictif (mais plausible) diffusé par la BBC en 1956. À l'évocation historique, la série allie critique politique et critique sociale, et elle procède à une analyse fine d'un média encore dans son enfance. Au centre de l'émission, on trouve un trio constitué d'Isabel Rowley (Romola Garai), jeune productrice en charge du magazine ; de son ami Freddie Lyon (Ben Whishaw), journaliste d'enquête engagé et obstiné ; et de Hector Madden (Dominic West, naguère interprète principal de *The Wire*), présentateur-vedette de l'émission.

La série, qui compte deux saisons de six épisodes dont les événements se suivent à quelques mois d'intervalle, frappe d'abord par la reconstitution soignée de l'époque : les décors et les costumes sont aussi étudiés que ceux de *Mad Men*, avec lesquels ils rivalisent, même. La mise en scène plus intimiste et, surtout, le contenu narratif leur donnent une épaisseur, une texture que n'avait pas toujours la production de Matthew Weiner. Car les personnages de la série sont préoccupés par quelque chose de beaucoup plus sombre que ce qui animait l'agence de publicité de Don Draper. Au moment où débute *The Hour*, la guerre froide fait rage : tandis que l'URSS envahit la Hongrie, Nasser nargue l'Angleterre en prenant le contrôle du canal de Suez. Les journalistes du magazine aspirent à informer leur public des positions – et des décisions – du gouvernement britannique quant à ces deux événements. Et c'est dans ce contexte que Freddie Lyon enquête sur les morts suspectes, rapprochées et peut-être liées d'un professeur d'université et de la fille d'un membre de la Chambre des lords.

La première saison de *The Hour* est à la fois une enquête criminelle et un film d'espionnage : Freddie, Isabel et leurs collègues enquêtent sur plusieurs fronts malgré les recommandations du Home Office, lequel ne tient pas à ce qu'on découvre les liens des deux victimes avec le KGB… et l'existence d'une taupe soviétique au sein même de la BBC. La série nous donne aussi une leçon d'histoire contemporaine en évoquant de manière consciencieuse l'atmosphère de ces années-là en Grande-Bretagne, avec les discours de propagande néocolonialiste et les films de « prévention » en cas d'attaque nucléaire. Il s'agit également d'une satire sociale et politique, grâce au personnage de Madden, qui incarne à l'écran la rigueur et l'élégance d'un journaliste intègre alors que sa vie privée n'est qu'une suite de mensonges, de trahisons et de compromis destinés à servir sa carrière. Enfin, *The Hour* proclame son engagement lorsque, dans la meilleure tradition du film de journalisme, l'émission est menacée de censure, voire de suppression pure et simple, si elle aborde ouvertement les sujets interdits par le pouvoir.

La deuxième saison n'est pas moins engagée, puisqu'elle établit des liens entre une affaire de mœurs, la corruption des services de police et l'attribution frauduleuse d'un marché gouvernemental en rapport avec la politique nucléaire du Royaume-Uni. Rien que ça !

The Hour est une série d'autant plus remarquable que la richesse de son propos, l'épaisseur et l'intelligence des relations entre les personnages principaux, et son sens du suspense n'ont d'égale que son économie de moyens. La seconde saison s'achève de manière assez tragique (la vérité éclate, mais l'un des personnages le paie chèrement) et ouvre sur une suite qu'Abi Morgan avait planifiée. Malheureusement, la BBC a décidé de ne pas poursuivre la production. Restent ces douze épisodes qui constituent un bijou de reconstitution, visuellement superbe et à la narration réglée comme une horloge. Et le sentiment qu'on éprouve après en avoir terminé le visionnement est le même que celui qui nous habite après la lecture d'un grand roman : on se sent frustré à l'idée de ne plus retrouver ces personnages, mais aussi très reconnaissant envers les auteurs de nous avoir parlé d'une époque

The Bletchley Circle

et d'événements aussi passionnants que méconnus.

The Bletchley Circle

Au nord-ouest de Londres, dans le Buckinghamshire, le domaine de Bletchley Park abrite le National Museum of Computing (Musée national de l'informatique) britannique. C'est là qu'opérait, pendant la Seconde Guerre mondiale, le principal service de décryptage du Royaume-Uni. *The Bletchley Circle* commence par une séquence située en 1944, montrant un quatuor de femmes travaillant ensemble au déchiffrage de messages cryptés allemands, mais la série ne s'attarde pas sur cette période. Elle nous transporte vite dans l'Angleterre du début des années cinquante. Rendues à la vie civile, Susan, Millie, Lucy et Jean se sont perdues de vue, après s'être engagées à ne jamais révéler leur appartenance passée aux services secrets. La survenue d'un chapelet de crimes, dans lequel il leur semble déceler une progression logique similaire à celle des messages cryptés d'autrefois, les incite à renouer et à mener leurs propres enquêtes.

The Bletchley Circle est donc à la fois une série d'époque et une série d'énigme. Son charme particulier tient bien sûr au soin accordé aux décors, aux costumes et au parler des années cinquante, mais aussi à sa dimension de critique sociale centrée sur le statut des femmes. Les quatre amies évoluent dans des milieux très différents. Susan (Anna Maxwell Martin) a épousé son fiancé de guerre ; elle ne travaille pas et s'occupe de leurs deux enfants ; Millie (Rachael Stirling) est un esprit indépendant, elle a fait le tour du monde avant de retourner à Londres ; Lucy (Sophie Rundle), la plus jeune, est mariée à un homme violent qui la maltraite ; Jean (Julie Graham), la plus âgée, supervisait l'équipe de Bletchley Park, et elle travaille désormais comme bibliothécaire. Tout devrait les séparer, mais leur intérêt commun pour la justice les rapproche irrésistiblement. Et les crimes sur lesquels elles enquêtent ont toujours des femmes pour victimes ou comme boucs émissaires. En même temps qu'elles mettent en commun leurs ressources et leurs capacités respectives pour résoudre des crimes impunis – ou que la police considère comme insolubles – elles s'apportent mutuellement aide et soutien.

Solidement écrite par Guy Burt, romancier et coscénariste de nombreuses séries de télévision (en particulier *Les Borgia* et *La fureur dans le sang*), très bien interprétée et magnifiquement mise en scène, la série se paie également le luxe, à l'occasion d'une des enquêtes, de nous emmener à Bletchley Park, là où tout a commencé pour les quatre héroïnes, et de remettre en service les machines de décryptage qu'elles utilisaient pour préparer le débarquement allié !

Sous ses dehors de mystère dans la veine des romans d'Agatha Christie, *The Bletchley Circle* présente une critique de la société britannique des années cinquante : quand les anciennes de Bletchley se réunissent pour la première fois afin d'étudier le cheminement des crimes d'un assassin en série, elles doivent le faire sous le couvert d'un « club de lecture » – puisqu'elles ne peuvent pas évoquer leur activité passée. Quand, dans la seconde saison, elles tentent d'innocenter une de leurs collègues condamnée à mort, on ne les prend pas au sérieux. Et lorsqu'elles tentent de convaincre les autorités de mettre fin à un trafic d'êtres humains, on ne les croit pas. Le message est clair : lorsque les hommes étaient au combat, les femmes pouvaient mettre au service du pays leurs qualités intellectuelles et leur aptitude à travailler ensemble. Une fois la guerre finie, il n'y a plus de place pour celles qui ont servi la nation. Elles doivent retourner à la vie quotidienne et à un certain anonymat, et ne peuvent prétendre à la même considération qu'en temps de guerre. Au fil de leurs trois enquêtes (sept épisodes répartis sur deux saisons), ces quatre personnages (et une autre ancienne des services secrets, qui apparaît au début de la deuxième saison) nous parlent donc, de manière très directe, du sort et du statut des femmes dans un monde qui les voit de nouveau comme des citoyennes de second ordre.

Dans une veine plus « légère » que *The Hour, The Bletchley Circle* est une très bonne série mêlant suspense, histoire et critique sociale. Que demander de plus ?

Call the Midwife

Située à la même époque (la fin des années cinquante) que les deux séries précédentes, *Call the Midwife* a lancé sa cinquième saison à la BBC en janvier 2016, et la sixième a déjà été commandée par la chaîne publique, car son succès est colossal : à chaque épisode, on compte de onze à douze millions de téléspectateurs (un million de plus que

Call The Midwife

Downton Abbey). Mais alors que *The Hour* et *The Bletchley Circle* sont des fictions inspirées de situations ou de faits réels, *Call the Midwife* est l'adaptation des mémoires d'une authentique sage-femme, Jennifer Worth, qui commença sa carrière en 1957. Nourrie par cette autobiographie, la scénariste et dramaturge Heidi Thomas a créé une série étonnante dont les allures de « série d'époque » ne masquent jamais le caractère subversif.

Nous ne sommes plus ici dans le milieu de la télévision ou dans la société bourgeoise, mais à Poplar, dans l'East End, le quartier le plus défavorisé de Londres. Et il n'est pas question d'espionnage, de complots ou de crimes à élucider, mais de la vie quotidienne d'une poignée de sages-femmes et d'infirmières et de la population dont elles s'occupent.

En 1957, Jenny Lee (Jessica Raine) arrive à Nonnatus House. Dans cette petite congrégation vivent quatre religieuses par ailleurs soignantes professionnelles, et trois sages-femmes : l'énergique Trixie (Helen George), la discrète Cynthia (Bryony Hannah) et la pétulante Chummy (Miranda Hart, épatante), véritable force de la nature. Jenny Lee, pour qui Londres est déjà un monde nouveau, s'intègre à l'équipe et se trouve vite devant des réalités humaines dont elle ignorait l'existence.

Comme le rappelle en permanence le monceau de gravats empilés à l'entrée de Nonnatus House, les personnages vivent et travaillent dans un quartier qui, plus de dix ans après la fin du conflit mondial, n'a pas encore bénéficié d'une reconstruction ou d'efforts de réhabilitation. Chaque épisode dépeint la rencontre entre les soignantes et des femmes, des hommes, des couples, des familles de Poplar dont la vie et l'état de santé sont intimement liés aux années de guerre et à la pauvreté endémique.

Et ce dénuement marque durablement la vie de tous les personnages rencontrés : Conchita, une mère de famille nombreuse d'origine espagnole, qui accouche brusquement après un traumatisme crânien ; Mary, une jeune Irlandaise qui s'est prostituée pour survivre en arrivant à Londres et à qui on retire son enfant à la naissance ; Joe, le vétéran vivant seul avec ses ulcères de jambe dans un immeuble voué à la démolition ; Shirley, dont le bébé disparaît peu de temps après qu'elle a accouché ; Mrs Jenkins, une vieille femme sans identité, cloîtrée dans un taudis innommable et qui hurle dès qu'on la touche ; Peggy, la femme de ménage de Nonnatus House, dont le frère meurt lentement d'un cancer…

Après avoir « bouffé » des centaines d'épisodes de séries médicales, d'*Urgences* à *The Knick* en passant par *Dr House, Scrubs* et les méconnues *Chicago Hope* et *St. Elsewhere*, je pensais sincèrement avoir tout vu dans ce domaine. En découvrant *Call the Midwife,* j'ai compris qu'il n'en était rien. Cette belle série est une œuvre d'une profonde humanité, audacieuse, résolument féministe et, il faut le dire, extrêmement culottée. Avant de la regarder, je n'avais jamais vu la grossesse et l'accouchement traités à l'écran d'une manière aussi crue et réaliste et, simultanément, aussi respectueuse.

Au fil des épisodes, Jenny et ses collègues nous font découvrir que les femmes modestes de cette époque devaient souvent mettre leurs enfants au monde dans les pires conditions – dans les toilettes communes d'un immeuble, dans la cabine exiguë d'un cargo –, quand ce n'étaient pas des adolescentes ayant caché leur grossesse qui étaient contraintes à accoucher seules, dans un coin sombre, sur une feuille de papier journal. Et s'il ne s'agissait que des accouchements ! Un jour, Jenny Lee découvre, en ouvrant une porte, une situation familiale qu'elle n'aurait jamais osé soupçonner. Un autre jour, sœur Julienne (Jenny Agutter) lui décrit la vie dans les *workhouses*, ces horribles établissements dans lesquels, en Angleterre et au pays de Galles, jusqu'en 1948, des femmes pauvres et leurs enfants de tous âges étaient internés dans des

conditions innommables et nourris en échange d'un travail pénible, et au prix d'impitoyables séparations. Au fil de la série, nous suivons le travail des sages-femmes auprès des femmes battues, de celles que leur père prostitue, de celles qui meurent en couches alors que rien ne le laissait présager…

Et pourtant, en dépit de cette triste énumération, *Call the Midwife* n'est pas du tout une série sinistre ou désespérante. C'est une fiction extrêmement délicate, et souvent aussi drôle que poignante. Avec intelligence, Heidi Thomas et ses coscénaristes réussissent à équilibrer rire et gravité. Et tandis que Jenny la débutante découvre la cruauté de la vie, son séjour à Nonnatus House est constamment égayé par les joutes verbales auxquelles se livrent Chummy et sœur Evangelina (Pam Ferris), et par les multiples « combines » organisées par Fred (Cliff Parisi), l'homme à tout faire du couvent.

Si l'on suit les soignantes lorsqu'elles vont accoucher des femmes dans des conditions plus précaires les unes que les autres, on les voit aussi vivre leur propre vie, qu'il s'agisse des mésaventures de sœur Monica Joan (Judy Parfitt), dont l'excentricité est peut-être (ou peut-être pas) le signe d'une démence sénile, ou de l'irrésistible idylle entre Chummy et le constable Noakes (Ben Caplan). Et pendant ce temps, à l'arrière-plan, une relation secrète et interdite se noue, par petites touches, entre l'une des pensionnaires de Nonnatus House et le docteur Turner (Stephen McGann), le généraliste veuf de Poplar…

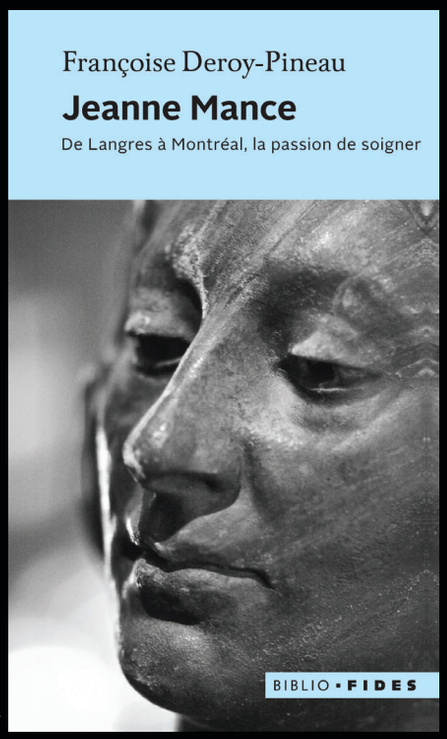
Riche de toutes ces histoires, *Call the Midwife* est, vous l'aurez compris, l'une des plus belles séries qu'on puisse voir aujourd'hui. Peut-être parce qu'elle n'est pas peuplée de personnages imaginaires aux prises avec des situations énigmatiques, mais par des figures qui nous ressemblent, et parce qu'elle décrit de manière crue, mais toujours avec modestie et subtilité, ce qui fait la brutalité, l'absurdité et aussi, parfois, les bonheurs de l'existence. Servie par des comédiennes admirables, tournée dans des décors vivants, dotée d'une cinématographie superbe mais jamais « esthétisante », cette série n'est pas une simple « série médicale en costumes ». Il s'agit plutôt d'une remarquable entreprise d'histoire populaire et d'un authentique manifeste féministe. ■

THE HOUR
BBC, 2011-2012. Les deux saisons sont disponibles en DVD et sur Netflix.

THE BLETCHLEY CIRCLE
Présentée à ITV en 2012-2013. Les deux saisons sont disponibles en DVD et sur Netflix. La version française a été diffusée par ARTV en 2014, sous le titre *Enquêtes codées*.

CALL THE MIDWIFE
À BBC depuis 2012 ; *SOS sages-femmes* à Télé-Québec, depuis 2013. Les saisons 1 à 4 sont disponibles en DVD et en Blu-ray ; les saisons 1 à 3 sont sur Netflix.

BF BIBLIO • FIDES *livres de poche*



9,95 $

Montréal est aussi une femme

5,95 $

Le conte d'Honoré Beaugrand porté à l'écran

SODEC Québec Canada Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

groupefides.com